

## Lettre de D'Alembert à Marmontel, octobre 1752

Expéditeur(s) : D'Alembert

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Marmontel, octobre 1752, 1752-10-00

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/11>

Copier

### Informations sur le contenu de la lettre

Incipit... il ne reste donc plus qu'à M. K...z ...

RésuméRefuse de donner suite au désir de [Kaunitz] de le voir avec Diderot à la veille de prendre congé.

Date restituée[fin octobre 1752]

Justification de la datationLa correspondance diplomatique de Kaunitz avec le baron Ignaz de Koch, secrétaire de l'impératrice (Schlitter, 1899), permet de dater assez précisément ce billet : Par un courrier du 14 octobre 1752, Marie-Thérèse fait savoir à Kaunitz qu'il faut qu'il revienne rapidement à Vienne (p. 297-299), mais les lettres suivantes montrent qu'il ne part de Paris qu'autour du 13 novembre (p. 308-309). Ce billet où D'Alembert semble avec un peu d'humeur refuser l'entrevue, se situe donc entre les deux.

Numéro inventaire52.14

Identifiant2270

NumPappasInexistant

# Présentation

Sous-titreInexistant  
Date1752-10-00  
Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

## Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreLateX  
Publication de la lettrePietro et Alessandro Verri, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767, trad. française, ed. L. Teper, p. 321-322  
Lieu d'expéditionParis  
DestinataireMarmontel  
Lieu de destinationParis  
Contexte géographiqueParis

## Information générales

LangueFrançais  
Sourceimpr.  
Localisation du documentNon renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/Remarquesl'ambassade de Kaunitz à Paris a pris fin le 5 novembre 1752  
Auteur(s) de l'analysel'ambassade de Kaunitz à Paris a pris fin le 5 novembre 1752  
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

Pietro et Alessandro Verri

Voyage à Paris et à Londres  
1766-1767

Traduction de l'italien et notes  
par Monique Bacelli

Préface de Michel Delon  
professeur à la Sorbonne

Ouvrage publié avec le concours  
du Centre National du Livre

Editions Laurence Teper

Tz 8251

part, pour tout l'or du monde, je ne voudrais laisser à Paris la même réputation que la sienne. Voilà où en sont les choses. Quant à moi, sans cette bête, je vais fort bien. Mon amour-propre ne peut pas mieux aller. On me regarde comme un jeune homme qui a du fond et du jugement ; et si je ne m'illusionne point, je laisserai des amis à Paris, et j'aurai des correspondants, alors que Beccaria pourra difficilement poursuivre ces échanges, car il est positivement méprisé. C'est ainsi, c'est ainsi sans la moindre exagération, car telle est l'humeur des Parisiens. Personnellement, si jamais je devenais l'homme à la mode, je m'enfuirais tout de suite à bride abattue.

J'ai vu la gravure de la Clairon dans *Médée*. Elle coûte deux *Louis* et ne vaut pas un franc, à mon avis. Ce n'est pas une dépense à faire. Mais pour les portraits, tu seras servi.

Tu crois que les livres que tu as reçus par l'intermédiaire de Beccaria t'ont été offerts par les Auteurs. Il n'en est rien, et c'est la pure vérité. D'autre part, je soupçonne qu'un numéro de la *Gazette Littéraire* et quelques *brochures*\* de Morellet étaient pour toi. Je ne m'en souviens pas vraiment, car je n'ai que des idées confuses sur l'époque où j'étais avec Beccaria, qui était tellement agité jour et nuit par sa folie qu'il ne me laissait jamais en paix. Je m'informerais sur cette affaire. Quoi qu'il en soit, tu dois écrire à certains de ces Messieurs une lettre qui te fasse connaître, ou qui fasse parler de toi, afin de voir dans leurs réponses que ce que je t'ai dit — à savoir que tu es très estimé — est vrai. Cette lettre, tu l'écriras à M. *Suard*, s'il t'a envoyé un numéro de la *Gazette*, ou à l'Abbé *Lenau*\* [Arnaud], son compagnon, qui a parlé de ton œuvre, comme je le suppose. Peut-être te faudra-t-il écrire à l'un et l'autre. Je vais m'informer de ce qu'il en est et pourrai alors te dire à qui tu dois absolument écrire.

Pour ce qui est du projet de Vienne, j'en parlerai une autre fois, dans la présente je n'en ai pas le temps. À Paris, la vie est

tout autre qu'à Londres. Ici, j'ai peu de moments libres. C'est pour cela que je suis laconique, comme tu le vois.

Présente mes félicitations à la chère Maddalena Isimbaldi et à l'aimable Cavaliere pour leur premier-né. Ce Cavaliere fait vraiment des coups de Marin.

Quant aux deux œuvres auxquelles tu me dis que Beccaria travaille, je me rappelle que l'une était sur le *Style*<sup>251</sup>, où il développait ce qu'il avait écrit dans le *Caffè* ; l'autre, je ne m'en souviens pas, mais il doit y être question de morale, je crois. Cependant il n'en fera rien.

Tu transmettras à mon Père mes humbles respects et tous mes vœux de prompt rétablissement. Je lui écrirai dans le prochain ordinaire. Maintenant je n'ai pas le temps.

Nous avons le livre du jour : c'est le *Bélisaire* de Marmontel. C'est un conte plus long que les autres mais, à mon avis, le plus mauvais de tous. En dépit de cela, on en a fait beaucoup de bruit et l'on en a vendu deux mille exemplaires en quelques jours. En raison de certaines de ses propositions, l'auteur a des ennuis avec la Sorbonne. Énorme stupidité, puisque le livre fut imprimé avec la nécessaire permission des Autorités Supérieures, et maintenant, *post factum*<sup>252</sup>, l'on fait ces chicanes. Marmontel, qui a du jugement et ne veut point d'ennuis avec les prêtres, est sensible à tous ces tracas, et je le plains.

Ce soir, j'ai demandé à Alambert\* s'il avait rencontré le Comte de Kaunitz à Paris. Il m'a répondu que oui et que le Comte en question, étant sur le point de partir après avoir passé deux ans dans la Capitale, avait voulu faire la connaissance de Didereau\* et d'Alambert\*. Marmontel fut chargé de tout arranger. Alambert\* lui répondit par un billet, à peu près dans ces termes : *Il me reste donc plus à Monsieur K... que de voir pour la dernière curiosité de Paris, Didereau et moi. Quant à moi je vous dirais que je ne vois plus que des livres et des bou-*

*fons*\*. Voilà ce qu'il répondit, car il ne faisait qu'étudier, et aller parfois chez les funambules italiens.

Adieu, cher ; aujourd'hui j'ai été plus occupé qu'un ministre : il est presque deux heures après minuit, il est temps que je t'embrasse.

Écoute, si jamais Beccaria parle mal de moi, je lui rendrai sans attendre la monnaie de sa pièce. J'écris à Carli et à Antonia Somaglia les faits passés et présents tels qu'ils sont, et avec beaucoup de froideur.

Salut de ma part mes doux amis. Adieu, adieu, adieu.

ALESSANDRO

P.-S. Je reçois à l'instant une autre lettre de toi, du 18, qui me revient de Londres. Ainsi j'ai toutes tes chères lettres. Je n'ai pas encore reçu le paquet de Livres. Je ne sais comment va cette affaire.

J'ai demandé à Morellet de ne pas donner suite à la commission des Tabacs. Il vaut mieux ne rien en faire. Il te servirait mal, parce qu'il ne connaît pas le métier et que cela représenterait une trop grosse dépense pour lui. Mais je t'enverrai des renseignements sur les Tabacs, comme je te l'ai promis.

ALESSANDRO

LVIII (24)

À son Frère

Milan, 6 mars 1767

J'ai reçu ta lettre du 22 courant. J'ai écrit à Aubert pour qu'il me transmette la liste des erreurs — puisque tu souhaites qu'il commence l'impression avant ton arrivée — et fasse

lui-même l'ajout pour Sixte IV, avec peu de paroles et le fait brut, comme tu me le demandes. La lettre de change de 100 Gigliati, plus ton exemption, en tout de 1 172,14,9 Francs, je te l'ai expédiée dans le dernier ordinaire, adressée par Tanzi au Signor Verzura, en date du 28 février ; je te répète tous ces détails afin que, si jamais il était arrivé à cette lettre ce qui est arrivé à celles de notre Frisi, tu puisses t'adresser immédiatement au Signor Verzura qui, ayant reçu la lettre d'avis, pourra malgré tout te verser l'argent. D'après ta lettre, je ne comprends pas quelle est la route que tu penses faire en Italie : je vois que tu te proposes de passer par Genève, et crains d'avoir des difficultés pour passer le Monsenig\*, alors que tu n'as pas à le passer en venant de Genève : de même, tu ne me parles pas de Livourne ; j'attends pour ma consolation que tu me fasses le plan de cette promenade. Si la mer t'indispose et te donne de fâcheuses sensations, tu as raison de ne plus rien vouloir en savoir ; pendant la petite traversée que j'ai faite personnellement, je n'ai éprouvé que l'ennui de l'enfermement ; mais moi je n'ai pas essuyé de tempête.

Tout ce que tu m'écris sur le compte de Beccaria me fait plaisir. J'avoue ingénument mon sentiment ; après que j'ai aimé sa renommée, il a voulu m'anéantir sous son poids, et je me réjouis donc de voir mon ennemi affaibli. En effet, jusqu'à présent, il n'a reçu aucune lettre de Paris, et il s'en étonne : sa gloire littéraire, qu'il étais devant tout le monde, a sensiblement diminué, et toute sa personne montre un homme embarrassé, occupé de troubles pensées ; depuis qu'il est revenu, il n'a pas écrit une seule ligne ; il ne se montre que rarement au Théâtre et, l'autre soir, il a obligé une grande partie du parterre à se déplacer, parce qu'il s'est imaginé, je ne sais pour quelle raison, qu'un lustre allait tomber, après s'être imaginé que c'était une chandelle qui tombait. Ce genre de choses, Ami, me fait quasiment craindre que l'affaire ne soit physique et ne devienne